

MAISON RENARD

PRÉPARONS-NOUS AU PIRE ET ESPÉRONS LE MEILLEUR



Un projet de ZOE(asbl) en coproduction avec la Compagnie Victor B., le Théâtre Royal de Namur/Centre Dramatique et la COOP asbl. Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles/Service du théâtre et le soutien de la Fabrique de Théâtre/Service des Arts de la Scène de la Province de Hainaut, de SMART et du tax shelter du gouvernement fédéral belge.

Bertrand en est convaincu: la fin du monde, c'est pour demain. Entre le réchauffement climatique, les catastrophes naturelles, la menace nucléaire et l'épuisement des ressources, il ne faudra pas attendre 2050 pour que tout s'effondre. Heureusement son entreprise détient LA solution. Ce soir, il vous présente la B.A.D. (Base autonome durable) du lieu dans lequel vous vous trouvez. La seule alternative pour vous sauver de la catastrophe à venir, du moins, si vous en avez les moyens.

Aussi drôle que cynique, *Maison Renard* est un spectacle entièrement réalisé avec des données issues du monde scientifique. Doit-on vraiment craindre un effondrement de notre civilisation? Comment vivre en autonomie totale? Quelles seront les véritables victimes en cas d'effondrement? Après ce spectacle, la survie n'aura plus aucun secret pour vous.

Une catastrophe annoncée :

Le 13 novembre 2017, plus de 15.000 scientifiques de 187 pays différents lancent un appel urgent contre la dégradation catastrophique de l'environnement et du climat. En novembre 2015, les pays signataires de la COP 21 à Paris s'étaient pourtant engagés à réduire leurs émissions de gaz à effet de serre pour maintenir le réchauffement bien en-deçà de 2°C.

Quatre ans plus tard, le rapport du GIEC, précédant la COP 24 de Katowice, affiche des conclusions dramatiques : les émissions de CO₂ ont augmenté et nous nous dirigeons vers un réchauffement d'au moins 3°C pour l'an 2100, avec des conséquences littéralement catastrophiques pour notre environnement. Jamais, de toute son histoire, la terre n'a connu un réchauffement aussi rapide.

Mais ce réchauffement n'est pas la seule source d'inquiétude. En terme de chute de la biodiversité, le bilan donne le vertige. A l'échelle de l'histoire terrestre, nous sommes entrés dans la sixième extinction de masse des espèces vivantes, et c'est bien la civilisation occidentale qui en est responsable. Plus de 90 % des grands poissons ont été décimés par elle. Plus de 30 % des espèces d'amphibiens ont déjà disparu suite à son activité. De nombreux spécialistes craignent d'atteindre le point Goldwin, qui, s'il est dépassé, peut tout à fait mener à un effondrement en chaîne

des écosystèmes mondiaux.

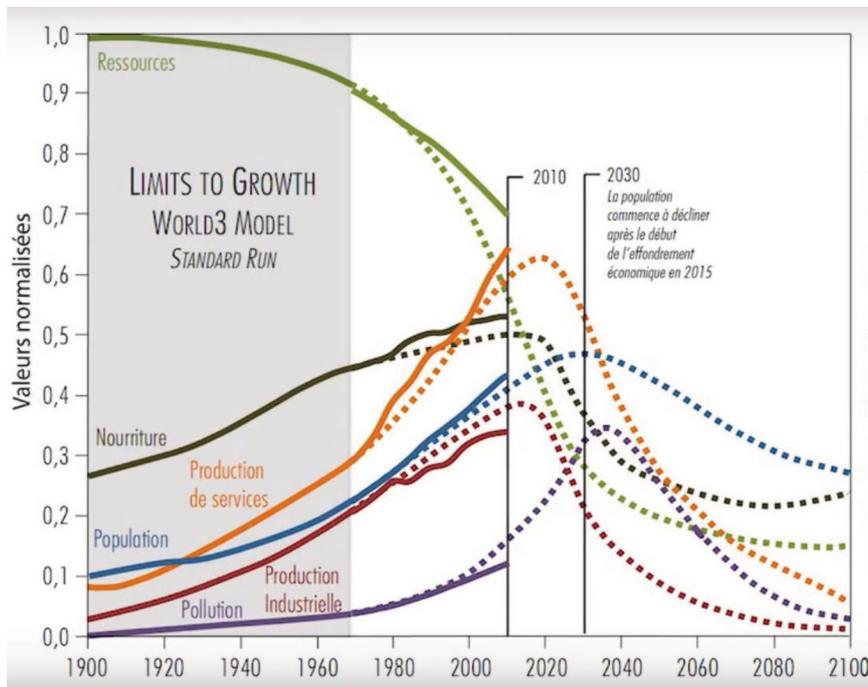
Le mot est lâché : Effondrement. C'est pourtant ce qu'avaient prédit, dès 1972, Donella et Denis Meadows avec le groupe d'experts qui sont à la base du rapport *The Limits to Growth* (*Halte à la croissance, éditions du Seuil, 2014*). Le World 3 Model (*ici au centre de la page*), modèle dynamique mis en place par les Meadows et l'équipe de chercheurs du Massachusetts Institute of Technologies, semble être confirmé par la réalité des faits. Et son scénario n'est pas des plus réjouissants.

Une croissance infinie dans un monde fini est impossible et mènera irrévérablement la population vers un effondrement, et ce, avant 2030.

Ces chiffres donnent le tournis. Ils ne semblent pourtant pas nous arrêter dans notre volonté de soutenir une civilisation qui, il y a quelques

millénaires, a décidé de séparer Nature et Culture, et pour laquelle le Progrès ne peut être remis en question tant il est devenu le mythe fondateur de sa pensée Moderne.

Pendant que les scientifiques alimentent chaque jour la machine catastrophiste, nous semblons nous acharner à prouver que notre civilisation doit simplement être améliorée, que le modèle est imparfait, mais ajustable, semblant confirmer ce que certains psychologues définissent pourtant comme le plus grand déni de réalité à l'échelle d'une civilisation.



La Base Autonome Durable, métaphore des *Gated Communities*

Karachi, janvier 2018. Dans un des pays les plus pauvres du monde, un quartier de riches nantis a choisi de se cloisonner de la misère environnante. De hauts murs entourant une centaine de villas, des réserves d'eau potable et des panneaux solaires, un supermarché approvisionné quoi qu'il arrive, le tout géré par un service privé et armé, voilà la zone résidentielle de luxe qu'ils ont décidé d'habiter afin de garantir la quiétude et la sécurité de leur famille.

Appelés aussi *Gated Communities*, ces quartiers résidentiels privés existent depuis longtemps, mais deviennent de plus en plus courants ces dernières années (*De quoi l'effondrement est-il le nom*, Renaud Duterme, édition Utopia, 2015). Ici habitent des Pakistanais qui ont été éduqués dans les plus grandes écoles, qui travaillent dans les plus grandes entreprises et qui ont un revenu mensuel dépassant parfois de dix mille fois celui des miséreux qui vivent de l'autre côté des murs de leur quartier. La question ici n'est pas de juger s'ils ont tort ou raison d'y habiter, mais de constater que le phénomène des *Gated Communities* est mondial et que ces lieux ressemblent farouchement aux Bases Autonomes Durables de la Maison Renard.



On retrouve ces *Gated Communities* partout sur la planète, prenant la forme de quartiers, de villes, voire de continent tout entier. Car, par extension, on peut très bien considérer Dubaï, Israël, l'Europe ou les Etats-Unis comme de gigantesques *Gated Communities*, érigeant des barrières physiques et législatives pour se protéger des menaces extérieures. Ces états créent des zones dont les politiques migratoires deviennent de plus en plus rigides et prônent de plus en plus l'*Autonomisation* au travers de discours de droite extrême.

Cette Autonomie alimentaire et énergétique était d'ailleurs à la base du projet Européen, moyennant l'exploitation de certaines ressources non disponibles sur son territoire au travers des colonies. Avec la raréfaction des énergies fossiles et le changement climatique, des états comme la Chine et la Russie profitent de la fonte des glaces de l'Arctique pour créer de nouvelles alliances en terme d'autonomie alimentaire et énergétique. En temps de crise, délimiter et protéger militairement son espace vital devient la préoccupation première. Lorsque la menace de pénurie devient réelle, il est nécessaire de garantir à la population, et donc à l'économie nationale, une survie minimale pour pouvoir faire face à l'éventualité des conflits armés.

Écologie et Survivalisme : Vers une autonomie de guerre

Le 23 mars 2018, au Paris Event Center, Porte de La Villette, une grande banderole est accrochée au-dessus de l'entrée principale : *Survival Expo – Autonomie et Développement Durable !* A l'intérieur, sur 6000 m², se côtoient des exposants dans une étonnante mixité : tour-opérateurs de *stages nature* au Cambodge, associations d'auto-constructeurs, de lutte contre le gaspillage alimentaire, soldats du 27^{ème} Bataillon des Chasseurs Alpains, spécialistes en compost, agents de sécurité, vendeurs de coffre-forts, de matériel de camping, d'insectes comestibles...



Le public est, lui aussi, très hétérogène. Ici, vous rencontrez des personnes aux vêtements colorés, en bonnets de laine et en tongs, mais aussi des hommes aux vêtements sombres et aux crânes rasés. Tous sont venus seuls ou en famille, faire quelques achats ou assister à l'une ou l'autre conférence. C'est un lieu improbable, où des associations écologistes côtoient l'extrême droite communautaire, dans un même mouvement autonomiste et auto-suffisant. Dans l'espace-forum, on parle de plantes sauvages comestibles, d'auto-défense, de diététique ou des gestes qui sauvent. La star du soir est un survivaliste suisse, Piero San Giorgio, dont le titre du livre est pour le moins évocateur: *Survivre à l'effondrement économique* (édition *Le retour aux Sources*, 2014).

Lorsqu'on voit que l'assistance, soudain vidée de sa partie *bobo*, se délecte des allusions racistes, misogynes ou carrément homophobes de son orateur, on se souvient que le survivalisme est à l'origine un mouvement d'extrême droite né dans l'Amérique profonde des années 70. Et on se rend compte que les préoccupations de ces personnes revenues de la guerre du Vietnam ont été exacerbées par la guerre froide et les premiers chocs pétroliers, rencontrant celles des écologistes radicaux du Larzac ou de Notre-Dame des Landes dans un même souci d'autonomie alimentaire et énergétique. Les idéologies sont radicalement différentes et, pourtant, les réactions se confondent...

Faire le Deuil, avec comme arme L'Humour

Comment parler de toutes ces questions sans sombrer dans une dépression carabinée ? S'il est bien quelque chose dont nous préférons ne pas parler, c'est du fait que notre monde se meurt ! Tous les jours, à un rythme croissant, nous avons notre lot de mauvaises nouvelles concernant la planète. Nous avons beau faire des efforts à l'échelle individuelle, créer des commissions, sensibiliser, la situation ne fait que s'aggraver. Comment parler de ce qui semble être une mort annoncée sans pour autant nous effondrer nous-mêmes ?



Le décalage, le fake et le burlesque sont les munitions que nous avons utilisées contre les idées sombres. Un humour noir et décapant, cynique autant que détonant habite le personnage de Bertrand Renard et nous sauve de notre désespoir. Bon vivant amical, adepte de la philosophie du bon sens, il nous fait voyager dans cet univers en déclin avec la possibilité du rire libérateur face au spectre de la mort. Car c'est bien de notre fin dont il est question.

La peur de l'effondrement (ou peu importe le nom que l'on donne à ce qui va ou est en train d'arriver) n'est que le miroir de notre peur de mourir. La nouvelle du désastre mettant en péril notre futur est l'écho du médecin nous annonçant une maladie incurable. Nous rentrons inévitablement dans un processus de deuil, avec ses étapes rétroactives de colère, d'abattement et de déni. Et ce n'est que par l'acceptation que nous pourrions passer au-delà du mal pour nous reconstruire (*Une autre fin du monde est possible*, Gauthier/Chapelle/Servigne, édition du Seuil 2018).

A ce jeu-là, chacun sa technique. Pour Bertrand, cela s'est passé par une chanson de Brenda Lee : *I'm Sorry*, tube planétaire de 1960. Pour d'autres, ce sera la consommation excessive de Nutella. Quoi qu'il en soit, une fois le deuil réalisé, le tout est de savoir ce que l'on veut faire de notre existence. Ou plutôt, qui nous voulons être ? Si le personnage de Bertrand Renard incarne le cynisme capitaliste de notre société ultra-libérale, nous l'utilisons avant tout comme critique d'un système à renverser au plus vite !

Le spectacle se termine par une visite souterraine de la B.A.D. du théâtre qui nous accueille. Un moment de plaisir burlesque et théâtral qui ouvre la voie à un questionnement en profondeur : « Est-ce le monde que nous désirons voir se développer pour demain ? » Et ensuite à un appel explicite à l'engagement : « Ne nous quittons pas tout de suite après le spectacle et prenons le temps d'identifier les stratégies politiques à mettre en place dans notre localité pour ne pas voir se transformer notre commune en B.A.D. » La démocratie est une structure qui ne peut survivre que par le soutien actif de ses citoyens. Ne faisons pas l'erreur de nous reposer sur les acquis du passé, en laissant notre monde se faire dévorer par une économie asservie par le capital.

Maison Renard, une remise en question de la civilisation ?

Transhumanisme ? Révolution planétaire ? Destruction totale ? Demain semble nous préparer son lot de surprises ! De l'aveu de Cyril Dion lui-même, après son dernier film *Après demain*, l'action locale est indispensable, mais ne suffit pas. Toutes les initiatives que nous pouvons développer à l'échelle individuelle ou collective sont un pas vers le sauvetage de nos sociétés occidentales, mais la question reste ouverte : La *solution* se trouve-t-elle réellement là ?

En effet, l'effondrement de notre société industrielle semble être inscrit dans ses gènes... Baser son fonctionnement sur l'exploitation de la planète et des peuples ne pourra jamais la rendre durable. C'est pourtant ce mode de vie qui nous a été imposé de façon lente et violente depuis quelques millénaires, que ce soit par le Patriarcat, l'idéologie du progrès soutenue par *Les Lumières*, le Capitalisme et l'Ultra-Libéralisme.

Notre population, celle des classes moyennes issues de cette éducation à l'occidentale, anesthésiée par les médias et terrorisée par l'état d'urgence, n'a plus l'air d'être capable de changer le cours des choses. Qu'elle soit chinoise, américaine, russe ou européenne, elle semble préférer se réfugier dans un confort individuel de plus en plus contrôlé que de réaliser une profonde mutation structurelle. Et malheureusement, la terre ne l'attendra pas dans son travail d'introspection.



En admettant le destin funeste qui nous attend, une question particulière se dégage : Faut-il vraiment essayer de sauver cette chose que nous appelons avec orgueil *Civilisation* ? Il semble que peu importent les modèles dont elle est habillée depuis des millénaires (*Pharaon, Romain, Maya, Viking, Pasquans,...*), elle ne semble que nous conduire vers l'auto-destruction (*Effondrement de Jared Diamond, Gallimard, 2009*). Peut-être faut-il, dès lors, quitter un tel concept à jamais et revenir à une structure de vie commune basée sur d'autres valeurs et d'autres mythes comme celle des peuples premiers ? Ces peuples ne vivent-ils pas sur terre depuis près de trois millions d'années sans s'auto-détruire ? En tous cas notre civilisation occidentale, elle, après dix mille ans d'existence est déjà à l'agonie.

Et en ces temps incertains nous viennent certaines questions : Que feront celles et ceux qui resteront après ? Quel soin prendront-ils à cohabiter de manière égale avec leurs congénères du monde vivant, plantes et animaux, sur une planète profondément meurtrie par les *activités* humaines ? (*Le Mal qui Vient de Pierre-Henri Castel, Les édition du cerf, 2018*)

Seul un voyage dans l'avenir pourrait nous donner les réponses à ces questions. Mais si de telles choses devaient arriver, elles passeraient sûrement par une modification de la structure du langage que nous utilisons, puisqu'il cesserait en tous cas d'utiliser des mots comme « nature » et « environnement », qui, par définition, nous séparent de ce qui fait intégralement partie de nous-même. Rappelons-nous que l'homo sapiens sapiens est un animal comme les autres.

Equipe

De et par Alexandre Dewez

Aide à l'écriture : Jean-Michel Frère

Assistanat : Alexis Spinoy

Scénographie : Boris Dambly et Laurent Liber

Aide technique vidéo : Tonin Bruneton

Durée du spectacle 1h30 (1h05 de spectacle et 25 minutes minimum de débat avec le public. Prévoir 55 minutes de débat) Durée totale: 2 heures

Un projet de ZOE (asbl) en coproduction avec la Compagnie -
Vif B., le Théâtre de Namur/Centre Dramatique et La Coop asbl.
Avec

l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles/Service du théâtre et le soutien de la Fabrique de Théâtre/Service des Arts de la Scène de la Province de Hainaut, de SMART et du tax-shelter du gouvernement fédéral belge.

La Maison Renard remercie chaleureusement pour leur aide pendant le chantier : Sandrine Mathevon et le Centre Culturel Jacques Franck, le CIEP Luxembourg, Mycélium, Acteur(ice)s des Temps Présents, Sébastien Kennes, le CESEP, Barri-cade asbl, Festival Maintenant, Festival Transition Now, Master ENVI de l'UCL et Jean-Pascal Van Ypersele, Gaël Bertrand et Gaëtan Libertiaux, Thomas et Julien Doneux, Bernadette Baeken, la société Arto, la Compagnie Artara, JS et Yoann, Les Stalacs, l'équipe du Collapse Summer Camp, Cynthia Ducroz, Thomas Venegoni, Christel Vanderstrappen, l'Atelier R. et toutes les équipes du Théâtre de Namur.



Diffusion :

Walrus productions • Luc de Groeve

info@walrus.eu • www.walrus.eu